

Québec français



La langue, notre premier patrimoine

Roland Arpin

Numéro 121, printemps 2001

Vivre et faire vivre sa culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55961ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arpin, R. (2001). La langue, notre premier patrimoine. *Québec français*, (121), 39-41.

LA LANGUE, NOTRE PREMIER PATRIMOINE

ROLAND ARPIN*

La réforme des programmes d'enseignement est sujette à diverses critiques. Cela est normal lorsqu'il s'agit d'une question aussi sensible que la définition des contenus d'enseignement. Néanmoins, l'idée que la culture peut, si on le veut, faire partie du quotidien de l'école devrait enchanter de façon particulière les professeurs de français.

Des images surgissent au loin, alors que j'enseignais à l'école primaire et que la composition française du vendredi matin était considérée par mes élèves comme une récompense. Lecteur moqueur, vous sourirez si je vous dis qu'un élève indiscipliné pouvait se voir refuser, en guise de punition, la rédaction de sa composition française de la semaine. Autres temps... En rappelant ce souvenir, je ne cherche pas à réécrire l'Histoire, je veux plutôt mettre en relief l'immense potentiel que recèle la langue, vue comme un instrument de création.

NE TIREZ PAS SUR LE PLAISIR !

De théories en doctrines, j'ai l'impression qu'on a réussi à tuer le désir de connaître sa langue et le plaisir de s'en servir comme un instrument de création. À force d'enseigner le français, selon une approche de plus en plus fonctionnelle et utilitaire, on a supprimé ce qui le distingue des autres matières d'enseignement, notamment l'aspect affectif. En témoignent les objectifs multiples à atteindre et l'évaluation, qu'on prétend scientifique, du moindre résultat scolaire et de chaque démarche d'acquisition des connaissances. On en vient à s'enfermer dans un univers de spécialistes. Voici, à ce sujet, cet extrait d'un compte-rendu dont je tairai la source : « Dans ce contexte, il ne suffit pas d'offrir aux élèves du Québec des programmes avec des contenus "culturellement riches", il faut également et surtout favoriser le développement d'une culture mentale chez les enseignants et chez les élèves qui permette de recourir aux référents culturels pour accroître la signification des apprentissages et en favoriser le transfert. » Imaginons un instant comment réagit une enseignante ou un enseignant d'expérience devant une telle langue de bois. Faut-il le accabler de termes comme des *référents porteurs*, sous prétexte de réforme des programmes ?

Petits, les enfants jouent avec les mots à rendre parfois jaloux notre Sol national qui a hissé les jeux de mots au rang du grand art. Entrent en scène les pédagogues. Les meilleurs tirent partie de la fantaisie qui habite les enfants et ils les conduisent encore plus loin dans les sen-



Exposition - Une grande langue. Le français dans tous ses états - présentée au Musée de la civilisation du 25 octobre 2000 au 30 septembre 2001.

tiers de la création. Cela donne parfois des petits recueils de poésie-maison où l'on trouve des perles. Cela donne surtout aux auteurs en puissance un sentiment de fierté sur lequel le bon maître s'ingéniera à greffer le plaisir d'apprendre qui descend sur certains élèves comme les langues de feu de la Pentecôte.

D'autres pédagogues, hélas ! se disent qu'il faut éradiquer ces fantaisies et étouffer d'avance toute velléité de rébellion (lire création libre). Pour ce faire, rien ne vaut la stricte observance des directives et l'obéissance paresseuse. Adieu la création littéraire et tout ce qui lui ressemble. Pas question de s'exercer à la rédaction, en pastichant les grands auteurs ! On ne saurait non plus procéder à l'analyse de morceaux choisis qu'on a remplacés dans les manuels par des textes rédigés par des mercenaires qui naviguent entre les multiples contraintes de la rectitude politique. On prétend parfois que le recours aux grands modèles est aliénant parce qu'il place le jeune en situation de se comparer avec des écrivains accomplis, ce qui pourrait développer chez lui des traumatismes et susciter un sentiment d'impuissance. Freud est toujours tapi dans un coin !

La langue est le premier bien à conserver, la base et le constituant du patrimoine culturel, le moyen essentiel d'expression de notre société en même temps qu'un instrument d'ouverture au monde et de la circulation libre des biens et des personnes.

Refuser le recours aux grands auteurs dans l'enseignement de la langue et partir exclusivement de textes utilitaires, c'est comme allumer un feu en frottant du bois sec au-dessus des brindilles séchées et omettre de dire qu'il existe une telle chose que des allumettes ! D'ailleurs, est-ce qu'on soulève les mêmes objections lorsqu'il s'agit de faire valoir la performance des sportifs qu'on propose en modèles aux enfants ?

Je plaide évidemment en faveur de méthodes d'enseignement du français qui redonneraient aux jeunes le goût de puiser dans ses richesses, et aux maîtres le plaisir de l'enseigner¹. Ces méthodes ne sauraient être lourdes et complexes ; elles passent par le plaisir de la création, l'exigence de la rigueur et de la précision. L'approximatif est ce qui tue la langue française. Des règles sont à comprendre, des mots sont à mémoriser. Ce que l'école donne au jeune, ce sont les connaissances de base, c'est un coffre d'outils aussi bien garni que possible. C'est surtout cet élan qu'il lui appartiendra de maintenir contre vents et marées. Henri Bergeron disait dans une interview reprise à l'occasion de son décès : « Je n'ai jamais fait de compromis, je me suis toujours imposé de parler le meilleur français possible quels qu'aient été les lieux, les personnes présentes et le type d'activités auxquelles je contribuais. »

pent et s'entrecroisent des éléments multiples. Ainsi, le patrimoine occupe une place de plus en plus grande, non seulement dans le domaine culturel, mais aussi dans l'action sociale, où il se fait rassembleur et où il tisse des liens entre des citoyens réunis par des intérêts communs.

Sans avoir l'ampleur et la profondeur historique de celui des vieux pays, notre patrimoine n'en présente pas moins une diversité, notamment dans un contexte où on est de plus en plus attentifs aux patrimoines « immatériels » : traditions orales, savoir-faire techniques, rituels sociaux et religieux qui forment un vaste ensemble de richesses trop souvent négligées. On parle aujourd'hui de l'approche de l'Histoire par les sensibilités.

Qu'il soit matériel ou immatériel, le patrimoine agit comme un ciment qui scelle des valeurs communes, contribuant ainsi à construire cette nation qui se profile dans un horizon qui se rapproche lentement. C'est dire qu'il est indissociable des valeurs intellectuelles, éthiques et spirituelles. Quel sens peut avoir un monument hors de son contexte d'origine ? Il ne saurait conserver son âme s'il est relocalisé hors de son aire culturelle et que la ligne du temps dans laquelle il s'inscrit est brisée. Le patrimoine ne saurait être un en-soi. S'il n'est pas vu comme un passeur de sens, il est condamné à disparaître tôt ou tard sous le pic du démolisseur.

LA LANGUE COMME PATRIMOINE

Un sondage récent sur la perception de la notion de patrimoine place la langue en tête dans les valeurs patrimoniales.

On ne saurait s'étonner de cette place qu'occupe la langue dans notre mémoire collective. Elle est le premier bien à conserver, la base et le constituant du patrimoine culturel, le moyen essentiel d'expression de notre société en même temps qu'un instrument d'ouverture au monde et de la circulation libre des biens et des personnes.

Il n'en demeure pas moins que la langue française subit le contrecoup de l'ouverture au monde et de l'anglicisation. Je ne soulèverai pas le couvercle de cette marmite. J'ai observé ces dernières années qu'une nette régression de la langue française se fait sentir chez les moins de 40 ans. Qu'il s'agisse de l'Espagne, de la Syrie ou des pays d'Amérique du Sud, on se retrouve rapidement à parler anglais. La diversité des langues, des peuples et des cultures semble nous y conduire inéluctablement, avec le résultat que la langue française pourrait devenir insidieusement une langue régionale.

On fait souvent état de l'anglicisation qui découle de l'usage intensif des TIC², ce qui n'est sans doute pas faux. Mais il y a plus grave : c'est la prolifération du « chat³ ». Ce mode de communication se répand, surtout chez les jeunes. Ce sabir ne tient compte ni des règles de syntaxe, ni de l'orthographe en utilisant des mots qui sont des sons et des abréviations incompréhensibles pour les non initiés. Il n'est pas rare qu'un amateur de « chat » entretienne une conversation sur des sujets différents avec quatre ou cinq interlocuteurs, casque d'écoute sur la tête pour syntoniser de la musique. Ce qui n'empêche pas notre « chatteur » de télécharger quelques MP3⁴ pendant le même temps. On ne saurait mieux faire pour déstructurer notre langue et favoriser un appauvrissement de la culture linguistique.



Exposition - Une grande langue.
Le français dans tous ses états -

Jacques Lessard 2000

Qu'il soit matériel ou immatériel, le patrimoine agit comme un ciment qui scelle des valeurs communes, contribuant ainsi à construire cette nation qui se profile dans un horizon qui se rapproche lentement.

LE PATRIMOINE : CIMENT DE LA SOCIÉTÉ

J'ai présidé, au cours des derniers mois, le Groupe-conseil responsable de suggérer la modernisation de la Loi sur le patrimoine culturel et de faire le point sur l'état du patrimoine au Québec. Je retiens quelques leçons de cette démarche : la notion de patrimoine a connu une véritable explosion ces dernières années. Ce qui était la

chasse gardée des amoureux de l'immobilier ancien est devenu un véritable système patrimonial où se regrou-

UNE LANGUE QU'IL FAUT DÉFENDRE PASSIONNÉMENT

S'ajoute à ces pressions, l'hégémonie des Américains à qui il ne viendrait même pas à l'esprit, lorsqu'ils voyagent, que leurs interlocuteurs ne se débrouilleront pas nécessairement pour leur parler en américain.

Le jour même où je rédige ces lignes, je lis un article de journal dans lequel Robert Lepage explique les raisons qui l'ont incité à tourner son dernier film « Possible Worlds » en anglais. Le cinéaste invoque les raisons habituelles : la langue anglaise permet plus de réalisme, la dimension artistique de l'œuvre y gagne, la mise en marché impose ce choix. Et Lepage d'ajouter : « C'est une réalité mondiale. Notre monde est de plus en plus métissé. Je comprends que nous vivons ici dans une situation linguistique particulière, mais la réalité est bien différente. Au Danemark et en Islande, on ne demande pas à Lars von Trier et à Bjork pourquoi ils n'ont pas fait *Dancer in the Dark* en danois ou en islandais. » Admettons que la comparaison entre la langue islandaise et la langue française me fait grincer des dents, mais encore !

On aborde toujours les discussions sur la langue avec mille précautions, comme s'il nous fallait nous faire pardonner notre persistance dans sa sauvegarde et notre fierté dans son usage. Lorsque nous faisons l'éloge de notre langue – la langue française – nous baissons le ton, comme des amoureux encore timides. Au cas où nous ferions quelque maladresse, nous employons des atténuations, des bémols qui ont l'air de dire : « Excusez-nous, nous serons brefs. » Pourtant, cette langue proclame bien haut la richesse, la subtilité, l'Histoire. Elle véhicule depuis des siècles la lumière de la pensée, la beauté de sa littérature, la précision de son vocabulaire, la complexité déroutante de sa grammaire, en même temps que le chatolement de ses multiples accents.

Jean-Claude Germain, metteur en scène et comédien, magicien de la langue, fait cette belle observation : « Avant d'habiter un pays, on habite une langue et plus on possède de mots pour y définir sa place, plus on a de chances d'y occuper tout son espace. » La langue est ici décrite comme un instrument de liberté. Nourriture de l'intelligence, elle permet de puiser dans le passé, en même temps qu'elle est un des instruments de définition de notre avenir. Posséder sa langue, la manier avec habileté, en connaître les règles d'usage est une richesse à nulle autre pareille.

DOMESTIQUER LA NOUVEAUTÉ

La langue n'est pas une affaire de participe passé ou de subjonctif imparfait, pas plus qu'elle n'est une série d'obstacles qu'il faut franchir pour faire partie du club sélect des « beaux parlants ». Vivante, elle est une richesse qui évolue et qui s'adapte à la société qu'elle sert et qui s'en sert. Une langue qui refuserait de s'adapter à son temps périliterait. À l'ère de l'autoroute électronique, des communications en temps réel, de la mondialisation des échanges culturels ou économiques, la langue est un outil d'appropriation des innovations. C'est par la langue que nous apprivoisons les nouveaux outils technologiques. Définir avec justesse et nommer correctement sont des gestes de citoyens libres.

Les mots sont autant d'artefacts qui ont chacun leur histoire. C'est la dimension patrimoniale de la langue.

« Il ne faut pas avoir peur des mots, mais ils sont très puissants : un mot d'esprit nous fait rire, un mot doux émeut, un gros mot choque et un bon mot suffit à nous redonner courage [...]. Inutile de mâcher ses mots, le français demeure une grande langue qui permet d'exprimer autant la beauté que l'horreur, le sacré aussi bien que le blasphème », écrivent Bernard Arcand et Serge Bouchard, les auteurs des textes de l'exposition *Une grande langue*, présentée au Musée de la civilisation.

La langue française d'ici, qu'on appelle parfois « le français québécois », est une langue à part entière, issue du français de France, dont elle conserve toutes les structures, les règles et les lois. La langue française que nous parlons au Québec découle d'une histoire qui est la nôtre. Cette histoire passe d'abord par la France, mais elle fait des détours par l'Angleterre et les États-Unis,



Photos : Pochette de disque, Bjork, Poet 1995.

et elle subit l'influence des nombreux immigrants venus par vagues au fil des siècles. La langue que nous parlons nous vient prioritairement du milieu où nous l'apprenons. On ne saurait parler exactement la même langue française à Paris, à Bruxelles, à Dakar, à Genève. La langue française nous est commune mais, en raison de son environnement, on retrouve des variantes. Ici, la langue est rêche comme les montagnes environnantes, là, elle chante comme le vent doux de la Méditerranée, ailleurs encore, elle est traînante et mélancolique comme les paysans qui la parlent.

La proposition de politique sur le patrimoine culturel s'intitule *Notre patrimoine un présent du passé*. Comment pourrions-nous mieux dire pour faire valoir la notion d'héritage et de pérennité de notre langue, notre premier patrimoine ?

* Roland Arpin est directeur général du Musée de la civilisation, à Québec.

NOTES

1. Le groupe de travail présidé par Paul Inchauspé était de cet avis dans son rapport intitulé *Réaffirmer l'école*, 1997.
2. TIC : Technologies de l'information et des communications.
3. Du mot anglais *chat* qui signifie bavardage. En français : jasette ; l'OLF recommande *clavarder*, *clavardage* (clavier et bavardage) et *cyberbavarder* et *cyberbavardage*.
4. MP3 : en informatique : protocole de compression numérique automatique (moving picture expert group) qui permet aux utilisateurs de télécharger en passant par Internet et d'écouter de la musique.

« C'est une réalité mondiale. Notre monde est de plus en plus métissé. Je comprends que nous vivons ici dans une situation linguistique particulière, mais la réalité est bien différente. Au Danemark et en Islande, on ne demande pas à Lars von Trier et à Bjork pourquoi ils n'ont pas fait *Dancer in the Dark* en danois ou en islandais. » (Robert Lepage)